

Au moment où la compréhension du passé est ressentie comme moins nécessaire, le présent semblant se suffire, l'histoire doit retrouver sa vigueur de discipline critique en s'ouvrant à de nouvelles questions et en forgeant de nouveaux instruments de compréhension.

Selon quels critères l'histoire, peut-elle être tenue pour une reconstruction valide de la réalité passée, sachant que le respect des règles traditionnelles n'est plus une garantie suffisante ? Convaincu que la fameuse « crise » de l'histoire constitue non pas une impasse, mais un appel pressant à la refondation, l'auteur éclaire, dans un dialogue constant avec les autres sciences humaines l'intention de vérité qui traverse le propos des historiens. Il s'interroge sur le statut du discours historique au tournant du siècle. Depuis sa première édition en 1998, de nouvelles questions ont surgi, qui obligent à reformuler les certitudes et inquiétudes des historiens. Les uns trouvent refuge dans un retour à l'érudition et à l'archive, les autres sont tentés de renoncer à la dimension de connaissance inscrite au cœur de leur discipline.

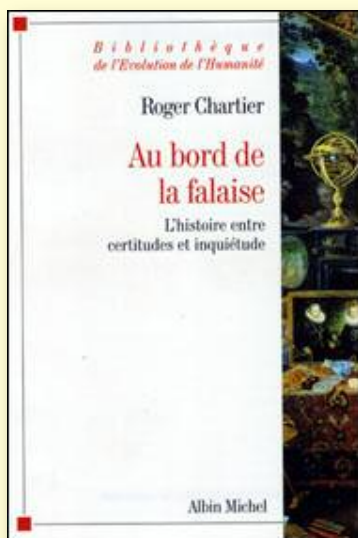
L.P.

Au bord de la Falaise (1)

L'Histoire entre certitudes et inquiétude

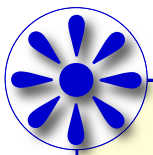
de Roger Chartier, par Luc Pinson

Dans ce livre, l'auteur propose son cheminement intellectuel dans les débats qui ont traversé la discipline historique ces vingt dernières années. Ce parcours a été nourri par un questionnement portant à la fois sur le statut de la discipline, ses rapports avec les autres sciences sociales, et les évolutions récentes des manières de « faire de l'histoire ». Il y donne à voir ce qui fait la spécificité de son travail : confronter des débats, des pensées, des questions qui s'éclairent à leurs lumières respectives et viennent en outre féconder les propres recherches de l'auteur sur l'histoire socio-culturelle des XVII^e et XVIII^e siècles français. Lieu d'explicitation et de confrontation des différents modèles théoriques utilisés par l'auteur dans ses travaux, le présent ouvrage explore les débats nés de la prise de conscience que toute histoire est d'abord récit. Il examine dans le même mouvement le passage, au tournant des années 1970 et 1980, d'une histoire des men-



talités à une histoire des pratiques culturelles refusant d'analyser les formes de la culture à partir de catégories sociales considérées comme des cadres naturels de la recherche. Le livre jette des ponts entre des œuvres (celles de Norbert Elias, Michel de Certeau...) et entre l'histoire et d'autres sciences sociales, en éclairant notamment certaines voies empruntées par les historiens français depuis les années 1930, par le dialogue, et, parfois, la confrontation de leur discipline avec la géographie, la sociologie ou encore la philosophie.

Un premier usage peut consister à profiter des talents de pédagogue de l'auteur pour entrer dans des pensées souvent difficiles et des problématiques complexes. L'essai consacré à Louis Marin, par exemple, éclaire considérablement les enjeux que peut revêtir pour les historiens la notion de représentation telle que l'auteur du Portrait du roi l'a construite et utilisée, à partir de son effort pour saisir les soubassements et l'unité de la no-



tion au XVII^e siècle. La fonction assignée à la représentation permet d'analyser les procédures par lesquelles les individus ou les groupes sociaux produisent les représentations de leur identité, et ouvre par là à une histoire des pouvoirs envisagée comme lutte pour la domination symbolique, qui laisse cependant toute sa place aux ratés possibles des effets de la représentation. Autre exemple, les deux dernières études du livre, qui envisagent les rapports entre l'histoire et la critique littéraire, présentent un domaine de recherche encore assez peu développé en France, celui de la « bibliographie » au sens anglo-saxon du terme. Pour D.F. McKenzie, la bibliographie débouche sur une ambitieuse « sociologie des textes » pour donner formes et sens à l'expérience sociale.

Un second usage apparaît. L'effet de la mise en recueil d'articles jusque-là dispersés permet en effet de saisir la cohérence de la pensée et plus encore de la démarche de chercheur de l'auteur. Le projet de l'auteur est de tenir deux types de réflexions : l'une, d'ordre épistémologique sur le statut de l'histoire, à la lumière de l'ensemble des travaux sur l'histoire comme récit, l'autre sur les manières renouvelées dont les historiens appréhendent dans leurs recherches les rapports entre pratiques et discours. L'auteur part du constat que ce rapport en tant qu'objet historique s'est brouillé dans les années 1980, sous l'effet d'un double phénomène. D'une part, alors que l'étude des structures et l'approche sérielle qui prévalaient depuis les années 1960 permettaient d'affirmer une séparation radicale entre l'« objet de la connaissance historique et la conscience subjective des acteurs », la réévaluation du rôle des individus dans la production du monde social a conduit à prêter attention aux constructions discursives par lesquelles les personnes et les groupes s'affirment et se représentent. Ainsi c'est le discours même des historiens qui a été placé au centre de l'attention, par la mise en évidence de l'appartenance de l'histoire au genre du récit.

En confrontant les travaux de Paul Ricœur, Michel Foucault, Hayden White, Paul Veyne et Michel de Certeau, l'auteur construit progressivement sa propre position dans le débat ouvert par cette prise de conscience de la dimension

narrative de l'histoire. L'étude consacrée à H. White constitue une mise au point fondamentale sur une pensée tenue pour l'une des initiatrices du linguistic turn. Il plaide, à la suite de M. de Certeau, pour une réflexion sur les modalités de contrôle, toujours à reconstruire, de la validité des opérations historiques. L'auteur opère une sorte de neutralisation du relativisme du travail de l'historien et permet ainsi de continuer à envisager l'histoire comme une démarche de connaissance.

L'histoire socio-culturelle apparaît comme le lieu par excellence pour repenser l'articulation entre les discours et les pratiques des acteurs sociaux. L'auteur est amené à placer au centre de son travail la notion de représentation, qui permet de penser les faits de discours sans ramener le social à une pure construction discursive, en tenant ensemble trois registres qui organisent le monde social : les représentations collectives qui modèlent les identités, les pratiques qui permettent d'affirmer et de faire reconnaître des identités sociales et, enfin, les formes institutionnalisées et objectivées grâce auxquelles des « représentants [...] » marquent de façon visible et perpétuée l'existence du groupe, de la communauté et de la classe ».

Cet ouvrage constitue donc un précieux outil pour mesurer la fécondité pratique du va-et-vient entre l'analyse d'objets culturels anciens et celle de modèles épistémologiques qui maintiennent ouverte la question des moyens et des enjeux que doit se donner l'histoire. Dans une postface inédite, l'auteur s'interroge sur l'actuelle compétition entre histoire, mémoire et fiction qui, toutes trois, revendiquent la capacité à représenter le passé. Mais une certitude s'impose : les historiens ont une tâche et une responsabilité propres, celle de comprendre et donner à comprendre l'articulation des différentes temporalités qui font que le présent est ce qu'il est, à la fois héritage et rupture, inertie et invention. Entre science et fiction, l'histoire chemine « au bord de la falaise ».

Luc Pinson

(1) **Au bord de la falaise**, *L'Histoire entre certitudes et inquiétude*, Roger Chartier, Albin Michel, Bibliothèque de l'évolution de l'humanité, 380 p., 16 €.